

SENAT

(13) Paris le

188

7478

Perdre Français, Briot, Boulay, cœurs magnanimes,
 Qui des trois triumvirs nous découyroient les crimes . . .
 Mais ce trait inoui, qu'apprendront nos enfans,
 De donner pour vingt sous, ce qui étoit vingt francs ! (1)
 D'armer même le russe et lui donner la foudre,
 Peuple, pour l'opprimer et te réduire en poudre.
 Tu dois frémir d'horreur en voyant ces forfaits,
 Qui te faisoient périr sans le sénat français !

Vouloit-on mépriser les vils gouvernantistes ?
 par un coup de baguette ou étoit anarchistes ;
 Car, sans doute, Merlin étoit petit neveu
 De ce législateur, ce grand pontif hébreu ;
 Il ressentoit de loin sa célesté origine,
 Son ame n'étoit pas par ma foi si divine ;
 Mais avec son parent, la seule parité
 C'est que sur la montagne il fut bien transporté.

De ce nouveau Merlin l'infendale industrie,
 fut toujours d'opprimer l'ami de la patrie.
 Des membres du sénat, par ses mains oppresés,
 Dans des affreux cachots alloient être entassés.
 Mais dans le fol orgueil d'un pouvoir tyrannique,
 Voulant se partager le sceptre despotique,
 Il tombe! Tu croyois, trop vil ambitieux
 Réduire les français sous un joug odieux !

Sénat, je te bénis, j'admire ta clémence ;
 Mais le Peuple trahi, te demande vengeance,
 Eh ! tu ne voudrois point punir ces cœurs pervers ?
 Rome fut équitable et vainquit l'univers.
 Tout état qui n'est point fondé sur la justice,
 Est toujours chancellant au bord d'un précipice.

(1) On sait que des fusils de 20 francs ont été vendus 20 sous.

Le corps législatif, lecteur, me diras-tu,
A renversé le crime et placé la vertu,
Aujourd'hui nous avons un directoire intègre ?
Mais souviens-toi toujours, Peuple, de mon vinaigre ;
Il n'est pas cher, deux sous, tu peux bien l'acheter,
Une fois par décade il faudra t'en frotter,
Si tu voyoys encore de ces fatales listes,
Où les républicains soient traités d'anarchistes,
Où tu vis du sénat les membres avilis,
Sous de nouveaux tyrans tes droits ensevelis,
Un François (Neufchâteau) provoquant ton massacre,
Les fruits de tes sueurs qu'aux plaisirs l'on consacre,
Un Lecointe, un Bailleul, pour couvrir leurs forfaits,
Soutenir les tyrans comme ils l'ont toujours faits,
Alors tu peut juger que la peste s'approche ;
Prends vite, sans tarder, mon vinaigre en ta poche,
De la contagion qui pourroit arriver,
C'est un bon spécifique, il peut t'en préserver,
Oui, Peuple, le tableau dont j'ai tracé l'esquisse,
Si l'on veut l'opprimer pourra t'être propice ;
Songe à Merlin, Scherer, à Reubell l'innocent,
Si médiscre en tout, mais non pas en argent ;
Tous ces usurpateurs de tes droits politiques,
Enfonçant leurs deux bras dans les caisses publiques,
Trafiquant sans pudeur des charges de l'état,
Corrompant de leur or les Bailleuls du sénat ;
Pleins des crimes des rois, dans leur grandeur suprême,
Il ne leur manquoit plus qu'à cendre un diadème.

Jacques Moyse.

— De l'imp. de Lacroix, rue des Mathurins, n° 393.

Cote 13



LE CRI DU PEUPLE FRANÇAIS.

EH bien, Législateurs ! qu'attendez-vous encore
Pour percer sans pitié l'hydre qui me dévore,
Pour m'arracher des mains de mes vils oppresseurs ?
Pourquoi tant de fripons, d'avides fournisseurs,
Connus et reconnus pour des voleurs infames,
Ourdissent-ils encor leurs infernales trames ?
Pourquoi donc ce *Scherer*, ce brigand immortel (1),
Ce ministre apostat du trône et de l'autel (2),
Ce *Merlin*, ce *Treilhard*, et leurs autres complices,
Ne sont-ils pas livrés aux plus affreux supplices ?
Quelle invisible bras les arrache au bourreau ?
Envain de la raison, saisissant le flambeau,

(1) Je dis immortel, parce qu'en fait de vol et de dilapidation, il sera le modèle de la postérité la plus reculée, et qu'il marchera toujours à la tête des assassins de leurs frères.

(2) Taillerand-Périgord. Le nommer, c'est dire à l'Univers : Voilà le plus perfide assassin de son pays, le plus conservateur dans l'art de négocier avec les rois, l'esclavage du monde entier ; car s'il étoit parvenu à livrer la France, c'en étoit fait de la liberté du Globe.

De courageux mortels vous détaillent leurs crimes,
 Font jaillir jusqu'à vous le sang de leurs victimes;
 Vous reculez d'horreur, et vous ne frappez pas?
 Vous m'entendez par-tout demander leurs trépas,
 Et vous restez muets sur vos chaises curules?
 Si quelqu'un d'entre vous, surmontant vos scrupules,
 Ose vous présenter le fer sacré des loix,
 Tremblans, vous l'admirez, sans répondre à sa voix:
 Vous voyez, comme lui, que mes maux sont extrêmes,
 Et vous n'osez user de vos pouvoirs suprêmes!
 Vos généreuses mains pourroient tarir mes pleurs,
 Et vous me laissez vivre entouré de voleurs,
 D'assassins, de brigands, de traîtres, de perfides,
 Qui dirigent sur moi leurs poignards parricides?
 Et vous n'arrêtez pas le cours de leurs forfaits?
 Législateurs, tremblez, si vous restez muets;
 Mon silence forcé, ma longue léthargie,
 N'ont fait que ranimer ma brûlante énergie,
 Et semblable au lion, blessé dans son sommeil,
 La mort de mes bourreaux marquera mon réveil.

Mais, que dis-je, grand Dieu! mon désespoir m'égare;
 Mes malheurs inouïs, me rendroient-ils barbare,
 Et pourrois-je verser le sang de mes enfans?
 Non, non, tout mon courroux n'est dû qu'à mes tyrans.
 Soyez, Législateurs, sans crainte et sans alarmes;
 Ce n'est pas contre vous que je prendrai les armes;
 Sensibles à mes maux, vous voudrez les flétrir,
 Et de tous mes soupçons vous saurez me punir.

Je vois que vos lenteurs , votre sage prudence
N'ont pour but que de mieux assurer ma vengeance;
Que , loin de me trahir , vous défendrez mes droits;
Que , portant la terreur et la mort chez les rois,
Vous me délivrerez du fléau de la guerre;
Qu'en mon nom , vous rendrez le repos à la terre,
Et que , mettant enfin un terme à mes succès,
Vous ferez en tous lieux benir le nom français.



